



© Anoek Luyten (recadrée)

DOSSIER DE PRESSE

Pink boys and old ladies

Marie Henry | Clément Thirion

15 > 23.10



CONTACT PRESSE
Mélanie Lefebvre
+32 2 227 50 06
melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be

CONTACT DIFFUSION
Bloom Project - Stéphanie Barboteau
+32 488 596 719
diffusion@bloomproject.be

Sommaire

Le spectacle.....	3
Note d'intention.....	4
Entretien avec Clément Thirion.....	5
Photos du spectacle.....	8
Extrait du texte.....	9
Extraits de presse.....	11
Biographies.....	12
Générique.....	15

Le spectacle

« Qu'est-ce qui rime avec Yvonne ? (temps) (puis) Aucune réponse. »

Normand, qui n'est pas normand, est un petit garçon assez banal, mais Normand aime porter des robes. La sœur du père de Normand trouve ce comportement « limite limite » (elle redouble les mots dès qu'elle est gênée).

La mère de Normand aimerait parfois trépaner son fils pour voir ce qui cloche à l'intérieur, ce qui est radical mais pas le plus pratique. Sa grand-mère maternelle – et pourquoi pas une cure d'hormones ? – semble être la plus concrète mais Normand ne veut pas changer de sexe, Normand veut juste se sentir bien, dans cet entre-deux sans nom où il évolue. Le père de Normand, enfin, aimerait s'exprimer, mais ce qu'il dit « flotte ». Un jour, il décide d'accompagner son fils en robe à l'école... *Pink Boys and Old Ladies* déploie une fresque familiale impressionniste et caustique, où chacun, empêtré dans cette situation délicate, exprime mal son malaise. On parle beaucoup dans cette famille, mais on parle surtout de rien, parce qu'on ne veut pas parler de tout.



© Anoeck Luyten

Note d'intention

Il y a quelques années, j'ai lu le fait divers réel suivant : à Berlin, un père a un jour décidé de porter des robes, en solidarité avec son fils qui ne voulait porter que des robes. Tout allait bien pour eux deux, jusqu'au jour où ils ont déménagé en province : la population y était moins ouverte d'esprit. Face à cette adversité, ils ont tenu bon. Et ont même commencé à se mettre du vernis à ongles.

J'ai immédiatement fantasmé cette histoire. Et j'ai ressenti le besoin de la raconter. L'histoire d'un papa ouvert d'esprit, libéré des carcans masculins, courageux, qui mange bio et qui va à la danse classique avec son fiston. Je les imaginai déjà tous deux se dandinant gaiement sur le chemin de l'école, super héros en robes à volants qui volent au vent...

Mais dans la vraie vie, les super héros n'existent pas, et les parents sont des êtres humains qui, comme tous les êtres humains, font des erreurs. Alors j'ai tenté de concevoir une histoire plus réaliste pour ce père et ce fils. J'ai donc imaginé une sorte de papa anti-héros. Un anti-héros qui évoluait peut-être dans un contexte conjugal merdique. Et qui, flanqué d'un fils têtu comme une mule, et désespéré, n'aurait juste pas eu de meilleure idée que d'enfiler une robe. Cette histoire-là me semblait soudain plus profonde et plus universelle. Car elle raconte ce que font finalement tous les parents avec leurs enfants : comme ils peuvent.

Quelles équations construit-on autour de notre intimité pour faire face au regard des autres ? Où range-t-on les individus qui sortent des cases ? Quelles sont ces cases ? Comment trouve-t-on les mots pour aborder des sujets dont on aurait voulu ne jamais devoir parler ? Comment fait-on face à l'intolérance, qui plus est lorsqu'elle provient de soi-même ? Que fait-on des réflexes parfois rétrogrades qui sont en nous, et avec lesquels on aurait aimé ne pas devoir lutter ?

Je souhaite porter un regard amusé sur ces questions. Offrir aux spectateurs une comédie de la maladresse humaine se traduisant par des sujets abordés de travers, des mots mal choisis, des silences qui en disent long et des regards qui trahissent. Le tout baigné d'une bienveillance légère mais qui finirait par faire pire que mieux. Je voudrais créer un espace-temps déconstruit, sensitif et atmosphérique dans lequel se déploierait une tension familiale constante. La parole viendrait y combler les silences et les non-dits, grâce à des mots incisifs et parfois cruels dont l'écriture sera confiée à Marie Henry. Nous dresserons le portrait de personnages aux prises avec leurs contradictions et leurs malaises. Avec au centre un petit garçon taiseux, habillé en robe rose, qu'on déplacera comme on déplace un pot de fleurs, et qui s'avérera finalement être d'une banalité époustouflante.

Clément Thirion

Entretien avec Clément Thirion

L'histoire de *Pink boys and old ladies* commence avec un fait divers. Peux-tu nous raconter la genèse du spectacle ?

J'avais lu ce fait divers qui racontait l'histoire de ce père à Berlin qui décide d'accompagner son fils en robe à l'école, en solidarité avec cet enfant, qui ne voulait porter que des robes. Un jour, ils ont déménagé à la campagne, et cela s'est moins bien passé pour eux. Ayant moi-même porté des jupes quand j'étais enfant, cela m'a donné l'envie d'écrire sur le sujet.

Puis cette envie a rencontré l'écriture de Marie Henry...

Oui, car j'ai écrit un texte mais je ne l'ai pas trouvé bon. Et c'est à ce moment-là que j'ai demandé à Marie Henry d'écrire pour moi cette histoire. Je ne la connaissais pas du tout, même si je connaissais son travail via le groupe « Toc », qui était un collectif pour lequel elle écrivait déjà des textes. Je suis allé voir le marathon des autrices fin 2013, où elle lisait elle-même le début d'un de ses textes. C'était l'histoire d'une fille et d'un garçon qui se rencontrent dans un bar. Elle y décrivait des personnages de manière très singulière, avec des didascalies et des pensées à la troisième personne, et cette écriture m'a beaucoup plu. Le ton était drôle, c'était humain mais en-dehors de toute psychologie, cruel et tendre à la fois, et cela correspondait exactement à ce que je voulais faire de mon histoire. Ayant grandi à Mouscron, j'ai le sentiment que dans cette région et dans ma famille, nous avons un rapport un peu rude et acerbe à l'autre et à la communication. C'est comme si je voulais inscrire l'histoire dans mon paysage natal.

Dans le texte, la parole est déconstruite et les acteurs peuvent jouer plusieurs personnages. Comment as-tu distribué cette parole au fur et à mesure des répétitions ?

Dans l'écriture de Marie, il n'y a pas de personnages, mais plutôt des figures : le père, la mère, la sœur du père, la grand-mère maternelle, la grand-mère paternelle. C'est la première fois qu'elle écrit en distribuant des dialogues, mais le reste du texte est à la troisième personne et ce ne sont que des descriptions de pensées, d'actions, de lieux. Ça a donc été une distribution intuitive, avec évidemment le besoin que le spectateur puisse s'y retrouver. Normand n'apparaît pas dans le texte, il n'est pas distribué. Je l'ai mis sur scène car il me semblait important qu'on puisse le voir et que l'on sache de quoi on parle. Tout le travail a été de savoir « qui dit quoi », car même si l'autrice laisse la liberté au metteur en scène de distribuer la parole, on se rend compte que si deux répliques se suivent en étant « mal distribuées », cela va psychologiser l'action. Pour ne pas rentrer dans cette psychologie-là, nous avons dû changer plusieurs fois la distribution des répliques. C'était une grosse question, cette distribution, et il peut y avoir encore quelques modifications pour la reprise du spectacle.

Tu dis avoir besoin de voir les corps bouger dans l'espace pour comprendre pleinement l'essence d'un texte dramatique. Peux-tu nous en dire plus sur cette importance du corps dans le spectacle, toi qui es à la fois metteur en scène et chorégraphe ?

Quand on faisait des lectures de *Pink boys and old ladies* à la table, cela fonctionnait très bien au début car les acteurs étaient surpris eux-mêmes par ce qu'ils étaient en train de dire. Ils étaient ce que j'appelle « derrière le texte ». La forme du texte de Marie Henry est très puissante, elle raconte beaucoup. C'est un gros travail d'abnégation en tant que metteur en

scène car il faut en quelque sorte s'invisibiliser. Là où *Mouton noir* d'Alex Lorette demandait un vrai projet de mise en scène, de mise en espace, de traitement des dialogues, le texte de *Pink boys and old ladies* se suffit, il se porte lui-même, il est devant. Le metteur en scène doit trouver sa place autrement, plus comme un agenceur spatial et esthétique. C'est très bien aussi, et c'est d'ailleurs ce que j'avais commandé ! (*Rires*) Là où les corps entrent en jeu, c'est cet instinct qui me pousse à trouver juste ou non le rapport spatial entre deux acteurs sur scène. Cela se joue parfois à vingt centimètres trop près ou trop loin, et je suis très exigeant sur ce point. J'ai donc créé des constellations dans le spectacle. Je dessinais une sorte de *storyboard* par scène, avec la place des acteurs vus du dessus, dessinant une circulation dans l'espace. Ainsi, le père est toujours un peu à l'écart, la mère sur un pied, puis l'autre. Ces choses-là racontent beaucoup selon moi. Une même scène ne raconte pas la même chose selon l'endroit où elle se joue : proche ou loin des spectateurs, au centre du plateau ou sur le côté, par exemple. Je suis sensible au fait de faire vibrer l'espace avec un texte.

La place de Normand et celle du père sont primordiales dans le spectacle. Finalement, est-ce qu'il y a un personnage au centre de cette histoire ?

Ce qui me semblait le plus intéressant c'était de savoir pourquoi ce père porte une robe et se demander s'il la porte pour les bonnes raisons. Le père est au centre de l'histoire, mais il ne prend jamais sa place. C'est le héros mais il n'est pas là, il met une robe mais on ne sait pas vraiment pourquoi. L'enfant est un peu terne, il n'existe que parce que c'est un garçon qui met une robe et que l'on parle de lui.

On a beaucoup travaillé avec Simon¹ sur sa présence dans l'espace, où il est tantôt au centre de l'action tantôt en périphérie. Je lui ai demandé de travailler sur la lenteur, la minutie de ses mouvements, qui le rendent à la fois très présent mais en même temps effacé. Cela crée un personnage d'enfant un peu contemplatif, comme je voulais le raconter. C'est un enfant absent, qui n'existe que parce qu'il met des robes. S'il n'en portait pas, il serait totalement banal et même un peu amorphe. (*Rires*) Avec Marie Henry, on ne voulait pas en faire un Billy Elliot ou un enfant extraordinaire. On voulait au contraire prendre le contrepied de ça, avec cet enfant qui est totalement banal, c'est juste qu'il aime les robes, et cela en fait un gamin extraordinaire alors qu'il est totalement fade.

Avez-vous choisi ensemble l'âge de Normand, avec l'autrice ?

Cet âge a varié à plusieurs reprises. Pour la version adulte, on a choisi 5 ans car il n'a pas conscience de certaines choses, il est très innocent. La question de la sexualité n'est pas encore présente. Pour la version jeune public que l'on va créer l'an prochain², il aura 7 ans et sera un peu plus conscient de ce qu'il fait et de ce que cela représente pour les autres.

Cette farce familiale n'est pas un spectacle sur le genre, mais plutôt sur le travestissement. Pour toi, ce sont deux thématiques bien distinctes que l'on a tendance à confondre ?

Je dirais qu'elles sont perméables. On parle de travestissement car on dit aujourd'hui que l'on s'habille « en homme » ou « en femme » et qu'il y a des vêtements d'homme et des vêtements de femme dans les magasins. On parle alors de travestissement car on dit qu'un homme porte des attributs extérieurs féminins, et l'inverse pour une femme. Normand est un enfant asexué et, parce qu'il porte des robes, les adultes projettent sur lui un futur sexuel alors qu'il n'en est pas du tout à ce stade, et qu'il est prouvé que ce n'est pas parce que l'on porte des jupes que

¹ Simon Thomas, l'acteur qui joue Normand.

² Marie Henry a réécrit le texte pour cette version jeune public qui sera un tout autre spectacle et qui s'appellera *Norman, c'est comme normal à une lettre près*.

l'on est forcément homosexuel. Cela raconte la projection et le stress psychologique que créent les adultes sur la sexualité des enfants. Le fait d'insister sur le fait qu'il ne s'agisse pas d'une question de genre dans le spectacle est en quelque sorte militant. C'est l'histoire d'un petit garçon qui met des robes roses et les adultes en tirent des conclusions de sexualité et de transgenre. Par exemple, la grand-mère conseille de prendre les choses en main, de faire une cure d'hormones, etc. Alors que cet enfant veut simplement porter des robes et n'exprime aucunement l'envie de changer de sexe ou un désir envers les garçons. Cela s'accompagne volontairement de mots violents (pédale, tarlouze) pour exprimer l'obscénité et la violence de ces adultes. Le fait qu'un petit garçon veuille porter des robes est déjà suffisant pour créer cette violence et ces raccourcis obscènes.

Au sein de cette famille, la discrimination n'est pas seulement celle du petit Normand qui porte des jupes, mais c'est aussi la grossophobie face à la sœur du père, et d'ailleurs, ces deux personnages n'ont pas moyen de s'exprimer. Est-ce que c'était une volonté de dénoncer différentes formes de discriminations ?

C'est une idée de l'autrice, qui a fait un parallèle entre Normand qui ne trouve pas sa place car la manière dont il couvre son corps ne correspond pas aux normes, et la sœur du père dont le corps ne correspond pas aux normes. Marie Henry questionne ainsi la question de la norme. Face à quelqu'un qui est fort, on en vient toujours à l'appeler « le gros/la grosse », et c'est la première caractéristique physique qui nous vient à l'esprit pour en parler. C'est une grossophobie que l'on a tous intégrée. En plus du parallèle avec Normand qui n'est pas dans la norme non plus, Marie s'intéresse au langage et aux qualificatifs que l'on utilise pour nous décrire. Cette sœur, c'est une sorte d'anti-héros, victime d'une catégorisation de la part des autres par rapport à qui elle est et qu'elle n'a pas choisi d'être.

Au fond, qu'est-ce qu'il manque aux membres de cette famille un peu déjantés, souvent cruels et particulièrement maladroits ?

Rien, sinon on n'aurait pas pu raconter cette histoire ! (*Rires*) Je crois que la simple chose qu'ils ne font pas, c'est qu'ils ne laissent jamais Normand être qui il est pour qui il est. Il ne peut jamais être lui-même parce qu'il est lui-même. Les adultes tentent par tous les moyens de trouver une cause à son amour des robes roses, et en fantasment les effets futurs.

Visuellement, une scène reproduit une image forte du film *Laurence anyways*. Est-ce que tu revendiques cette référence cinématographique ?

Oui totalement ! D'ailleurs, c'était un challenge ! Aucun système existant ne nous permettait une telle pluie de vêtements au théâtre. Nous avons donc inventé un dispositif technique unique !

Propos recueillis par Mélanie Lefebvre
Juillet 2020

Photos

Crédit photo : Anoeck Luyten

Les visuels et teasers du spectacle sont disponibles sur notre site internet : <http://theatre-martyrs.be/>



Extrait du texte

Personnages

La mère

Le père

La grand-mère maternelle

La grand-mère paternelle

La sœur du père, la sœur du père

- Qu'est-ce qui rime avec Yvonne ? (temps) (puis) Aucune réponse.

La sœur du père de Normand sait que Normand aime porter des robes alors ça la fait sourire un peu sauf que le temps passe et que ça la fait sourire un peu (beaucoup moins) et que son sourire commence à devenir avare voire tellement pincé qu'on se demande si elle a encore des lèvres. Quand on lui demande si souci il y a elle répond : « aucun aucun », la sœur du père de Normand double toujours les mots quand elle est gênée du coup elle double toujours les mots. Et elle affiche un sourire faux quand elle ment donc elle affiche toujours un sourire faux.

Peux-tu décrire l'environnement global ?

Dans une contrée lointaine mais pas si lointaine vivent les parents de Normand. Ils ont acheté une belle maison, pas encore tout à fait payée, mais le prêt n'est pas très élevé. Les grands-mères paternelles et maternelles gardent l'enfant les mercredis et les samedis après-midi. La météo est clémente dans leur région, les oiseaux sans cesse se reproduisent, on croise même pour ceux qui savent les reconnaître, des variétés vraiment étranges, bigarrées et tout à fait spectaculaires. Des activités nautiques sont aussi possibles les samedis dans leur région. Il existe là où ils habitent des parcours de randonnées en famille.

Petit intérieur cosu ; cuisine. Table de cuisine, four, cuisinière, frigo.

Père - Qu'est-ce que je ne t'ai pas encore dit pour que tu comprennes ?

Mère - Tu m'as déjà tout dit

Père - Oui mais qu'est-ce que je ne t'ai pas encore dit pour que tu comprennes vraiment vraiment tout ?

Mère - Peut-on un jour tout comprendre ? Mais je pense que j'ai tout compris vraiment

Père - Si tu penses, ça veut dire que tu n'es pas sûre

Mère - Oui je crois que j'ai vraiment vraiment tout compris

Père - Je crois, c'est comme je pense, cela marque une hésitation

Mère - Oui mais j'ai répété deux fois vraiment cela veut dire que je marque un agacement qui traduit que vraiment vraiment j'ai tout compris ce que tu voulais me dire

Père - Alors répète-le

[Le téléphone se met à sonner.]

Mère - Quoi

Père - Ce que je voulais vraiment te dire pour voir si tu as tout bien compris

Mère - Tu as dit : qu'est-ce que je ne t'ai pas encore dit pour que tu comprennes ?

Père - Je n'entends rien avec cette sonnerie de téléphone.

Mère - Tu crois que cette sonnerie va masquer toute notre conversation ? Père - Comment ?

Mère - Tu crois vraiment que cette sonnerie va masquer toute notre conversation ? Père - Pas la peine de crier Mère - Pas la peine de crier ça fait trois heures que tu me dis que tu n'entends rien avec la sonnerie

[La sonnerie continue à sonner.]

Père - C'est surréaliste vraiment. Qu'est-ce qu'ils s'imaginent, tu peux me dire ?

Mère - Qui ?

Père - Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? J'ai remarqué qu'on répétait tout le temps vraiment

Mère - C'est un peu le cadet de nos soucis non ?

Père - Tu ne voudrais pas décrocher ?

Mère - Pourquoi moi ?

Père - T'es la plus près du téléphone

Mère - Je suis la plus près du téléphone ? Je suis la plus près du téléphone ? Je suis la plus près du téléphone ?

Père - Oui

Mère - Moi je suis la plus près du téléphone ? Je suis la plus près du téléphone ? Je veux bien qu'on compte le nombre de pas, tu vois ! Si tu fais des pas d'un mètre pour moi et des pas de 20 cm pour toi c'est sûr que je serai la plus près du téléphone Que je serai la plus près du téléphone. Mais puisque t'es près du téléphone maintenant, réponds !

[La sonnerie continue à sonner.]

Père - Non Il n'y a jamais un moment où la sonnerie se met en mode occupé dans ton téléphone ?

Mère - Dans mon téléphone ? Dans mon téléphone ?? Mon téléphone ??? Tu aurais mis un message sur ton répondeur on n'en serait pas là

Père - Toi-même

Mère - Ça veut rien dire ce que tu viens de dire

Père - Tant mieux, j'adore rien dire

Mère - Ça on savait

Père - Tant mieux

Mère - Tu te répètes en plus C'est vraiment un dialogue qui ne rime à rien

Père - Dommage que la sonnerie ne masque pas ton visage aussi

Mère - Pas compris

Père - Dommage que la sonnerie ne masque pas ton visage aussi

Mère - Pas compris

Père - Parce que tu n'entends rien ou parce que tu es complètement idiote ? C'est vraiment un dialogue qui ne rime à rien.

Mère - Je viens de le dire. Tu ne peux pas avoir ta propre opinion ? Ta propre opinion ? Et puisque t'es près du téléphone tu pourrais pas décrocher aussi ? Tu pourrais pas décrocher ? Tu pourrais pas décrocher aussi ?

[Elle décroche et raccroche et décroche]

Père - J'aimais encore mieux quand ça sonnait tu vois.

Mère - Tant mieux

POUR MOI C'EST TOUT SIMPLEMENT DE LA NÉGLIGENCE N/E/G/L/I/G/E/N/C/E

Extraits de presse

« Aborder et nourrir les débats de société, sentir le pouls d'un monde en pleine ébullition, chatouiller voire bousculer les a priori et les injustices, éveiller les consciences, poser un autre regard,... le pouvoir de la culture est immense et indispensable. »

- *La Libre Belgique*, Stéphanie Bocart -

« Salle comble et conquise : aux mains de Marie Henry et Clément Thirion, la question du genre enfante une nouvelle pépite. (...) Par spirales, par tatonnements, les uns les autres tentent de cerner le sujet grave "du genre", qui touche au regard de l'autre, à son intolérance, à ses propres carcans. Et c'est pourtant franchement drôle, pas du tout didactique ou moralisateur, pas linéaire non plus, mais déconstruit, démultiplié entre jeu, récit... et didascalies »

- *Le Soir*, Michèle Friche -

« Pour qui tu me prends ? » À Mons, Mars ouvre sa saison théâtrale par ce focus sur le thème des identités sexuelles et du genre, où brille «Pink Boys and Old Ladies», de Clément Thirion: l'histoire d'un petit garçon qui aimait porter des robes... »

- *L'Echo*, Aliénor Debrocq -

« L'humour décalé domine ce sujet grave du genre. Servie par une distribution formidable, la pièce de Marie Henry joue la déconstruction, se démultiplie entre jeu et récit, en osmose rythmée avec la mise en scène/chorégraphie de Clément Thirion, fluide, poétique et la musique de Thomas Turine. »

- *Le Soir*, « Les créations théâtrales à ne pas manquer cette semaine » -

« On l'aura compris, dans le théâtre de Marie Henry, tout part du langage et y aboutit. Tout passe par la parole, y compris la scénographie : deux ou trois accessoires ponctuent l'espace blanc du plateau, mais par contre, un décor imaginaire nous est décrit avec une minutie loufoque. Dialogues, narration, didascalies, discours, le texte est une partition éclatée à l'humour incisif. Clément Thirion nous la rend parfaitement lisible, sans en gommer la complexité. »

- *RTBF*, Dominique Mussche -

« La scène n'est pas vouée aux injonctions, disputes et crises d'hystérie. Elle livre une parole qui se fait partition, sertie de couleurs, d'identités, d'interrogations »

- *L'Avenir*, Françoise Lison -

« Cette comédie – car c'en est une – a résolument pris le parti de l'humour. Son écriture, Marie Henry l'a rendue scénique en refusant de s'enfermer dans une étude psychologique, en ne versant pas dans la docu-fiction. Mais elle s'est tout autant gardée de sombrer dans un boulevard farcesque et gaudriolesque. Cette comédie donc, Clément Thirion la traite à travers une sorte de mise en abyme permanente. »

- *Rue du théâtre*, Michel Voiturier -

Biographies



Marie HENRY
(Autrice)

Villeneuve-lez-Avignon.

Elle collabore aussi avec France Culture, qui a mis en ondes *La fontaine au sacrifice* et pour qui elle a écrit *Tandis que des visions de prunes confites dansaient dans leurs têtes*, titre volé à Edward ttenholz.

Elle a été sélectionnée pour « Trames », projet européen de « Traduction et Mise en scène », dans lequel sa pièce *Les 24h de Tina Pools* a été traduite en 4 langues.

D'un côté le coq de Bruyère pleure, de l'autre le canapé sombre a été mis en lecture en Belgique, en France, et au Luxembourg grâce à « Texte sans frontières » ainsi qu'au Canada lors de « Dramaturgies en dialogue ». Il a été traduit et publié en allemand.

Elle a collaboré en tant que comédienne sur les projets *Capital confiance*, de et avec Transquinquennial, *Quarante-et-un* (Kunstenfestival des Arts, Bruxelles, mai 2014), et *Rater mieux, rater encore* des collectifs Enervé – Rien de spécial (mai 2019).

Depuis 2011, Marie Henry développe un travail plastique avec sa sœur vidéaste sous le nom de « Les sœurs H ». Ensemble, elles créent des espaces narratifs hybrides à mi-chemin entre les arts visuels et la forme scénique, des espaces multi-projections, où elles s'amuse à bouleverser les codes narratifs de l'écriture et de l'image. Leur dernière performance : *Je ne vois de mon avenir que le mur de ma cuisine au papier peint défraîchi* (2016) a été jouée en France, Allemagne et Belgique (Palais de Tokyo, Théâtre National de Belgique, Festival Actoral Marseille, Fondation Cartier, Künstlerhaus Mousonturm Francfort...).

Suite à une carte blanche donné par le Musée de L'Elysée (Lausanne), elles travaillent actuellement à un concert performé intitulé *In my big fireworks I play to you the final bouquet*, qui sera présenté à La Balsamine et aux Brasseurs-art contemporain à Liège en 2020.



Clément THIRION
(Metteur en scène)

Mêlant théâtre, danse, musique, vidéo, conférence scientifique et aspects performatifs, les créations de la kosmocompany hybrident allègrement les codes et les genres.

Menée par Clément Thirion, acteur de formation, la compagnie crée [*Weltanschauung*] en 2013 (accompagnée par L'L), *Fractal* en 2016, et *Mouton noir* d'Alex Lorette (premier texte d'auteur) en 2018.

Hors compagnie, Clément Thirion travaille en Belgique en tant que chorégraphe, acteur, metteur en scène et pédagogue. Il signe en 2016 la co-mise en scène de *La convivialité* de Jérôme Piron et Arnaud Hoedt.

Les sujets que la kosmocompany aborde portent principalement sur la place et le rôle de l'individu dans l'ordre du Monde, dans le kòsmos...

Entre discours scientifique, danse aérobique et dérive poétique, elles exposent nos angoisses existentielles les plus profondes, cherchent à communiquer sur nos failles et nos contradictions. Non sans autodérision, cette démarche se développe sur un fil tendu entre humour et désespoir, naïveté et fatalisme, exigence intellectuelle et simplicité du geste.

Dans [*Weltanschauung*], deux bipèdes en lycra et mooboots velues (Gwen Berrou et Clément Thirion) explorent les mystères de la « Création » et tentent de sauver l'Humanité avec... une danse.

Dans la 2ème production de la compagnie, *Fractal*, Clément Thirion réquisitionne un radiotélescope pour écouter l'espace à la recherche d'un signal extraterrestre. Il convoque sur scène un groupe de 27 danseurs pour ensemble, enregistrer un ballet mathématique à envoyer dans le cosmos, telle une bouteille à la mer interstellaire lancée dans le vide de l'Univers...

L'année 2018 est un tournant dans le parcours de la compagnie. Elle se voit attribuer une subvention pluri-annuelle lui permettant de mettre un cadre à la méthode de travail de la compagnie. À savoir l'organisation de trainings d'acteurs et de laboratoires préparatoires aux créations. *Mouton noir* d'Alex Lorette, première mise en scène d'auteur pour Clément Thirion, fut le projet pilote de ce mode de fonctionnement. Offrant, avec un stage de gymnastique rythmique donné à toute la distribution, un outil d'écriture de plateau faisant partie intégrante de l'identité du spectacle, et de la singularité de la mise en scène.

Clément Thirion entame également en 2018 une nouvelle recherche à L'L, portant sur les danses macabres.



Gwen BERROU
(Actrice – les grands-mères)

Gwen Berrou a suivi une formation classique de comédienne (Conservatoires de Bruxelles et de Nantes) mais a un parcours atypique et intrigant, explorant improvisations, danse contemporaine, reiki, kathakali en Inde, et kiryuho au Japon.

Au théâtre, elle collabore avec des nombreux metteurs en scène, dont Clément Thirion (*Weltenshaaung*, *Mouton noir*), Simon Thomas, Vincent Lécuyer, Sofia Betz, Pascal Crochet (Lauréate du Prix Meilleur seul en scène aux Prix de la critique 2014 pour *Joyo ne chante plus*) etc...

Elle crée également ses propres projets à travers sa compagnie Petite âme.

Au cinéma, elle a tourné entre autres avec Yolande Moreau, François Pirot, Bouli Lanners (*Les Géants*, Meilleure actrice dans un second rôle Magritte en 2012).



Lucas MEISTER

(Acteur – le père)

Sorti de l'INSAS en 2015, Lucas Meister joue avec Transquiquennal et Tristero au Kaaïtheater *We want more* et développe des projets avec ses camarades de formation : *Zone protégée*, d'Aymeric Trionfo ; *Should I stay or should I stay*, de Simon Thomas ; *Trilogie de Rome*, de Ludovic Drouet ; *La ville des zizis*, d'Eline Schumacher ; *We should be dancing*, d'Emilienne Flagothier. Il travaille également avec Clément Thirion (*Mouton noir*), Olivier Boudon, et Salvatore Calacagno. Il engage aussi un travail d'écriture personnel avec un premier texte lu au Théâtre de la Balsamine en 2017, et est membre fondateur de l'asbl-asbl, qui gère depuis deux ans le Café-théâtre de la Toison d'or.



Simon THOMAS

(Acteur – Normand)

Après un an de droit à l'université St-Louis, Simon Thomas fait l'INSAS en option mise en scène et termine en novembre 2015. Depuis lors, il assure l'écriture et la mise en scène de nombreux projets personnels s'aventurant sur des questions comme celle de la mort ou de la vacuité de l'existence. Tout dégingole au fur et à mesure depuis ce jour. Il décide alors de mettre en place une compagnie qui regrouperait des gens : La Horde Furtive. « J'aimerais bien être quelqu'un d'intelligent, mais genre vraiment intelligent, pour pouvoir me permettre d'être vraiment con ».



Mélodie VALEMBERG

(Actrice – la sœur)

Formée au Conservatoire Royal de Mons, Mélodie Valemborg fonde à sa sortie la compagnie de théâtre de rue « J'ai toujours rêvé d'être un pirate » avec laquelle elle montera plusieurs créations (*La véritable histoire de la Petite Sirène*, *Capharnaüm*, *Gus et Bijou...*). Comme comédienne, elle collabore également avec le Collectif namurois L'Isolat, mais aussi avec Gaëtan d'Agostino, et Clément Thirion. Au cinéma, elle a travaillé aux côtés d'Edith Depaule (*The Dancing*), et joué en 2014 dans *Le journal d'une femme de chambre* (Benoit Jacquot). On la retrouve à l'écran en 2019 dans la saison 2 d'*Ennemi Public*.



Mélanie ZUCCONI

(Actrice – la mère)

Formée à Toulouse, Paris, puis à l'INSAS, Mélanie Zucconi a multiplié les collaborations depuis sa sortie. Elle a également fondé le collectif « Groupe TOC », avec lequel elle a créé 4 spectacles. Elle collabore avec le collectif Transquiquennal depuis 2010 et a participé à 5 de leurs créations, notamment *la Estupidez* de Raphaël Spregelburg (Nominée Meilleure actrice aux Prix de la critique).

Depuis 2016, elle a travaillé aussi avec Selma Alaoui dans *Apocalypse Bébé* d'après Virginie Despentes, Tristero dans *Leave a comment*, et Anne-Cécile Vandalem dans *Arctique*.

Générique

TEXTE Marie Henry

JEU Gwen Berrou, Lucas Meister, Simon Thomas, Mélodie Valemberg, Mélanie Zucconi

DRAMATURGIE Marie Henry

ASSISTANTAT À LA MISE EN SCÈNE Déborah Marchal

MUSIQUE Thomas Turine

SCÉNOGRAPHIE, LUMIÈRES & COSTUMES Katrijn Baeten, Saskia Louwaard

VIDÉO & PHOTOGRAPHIE Julien Stroïnovsky

RÉGIE GÉNÉRALE & DIRECTION TECHNIQUE Christophe Van Hove

MISE EN SCÈNE Clément Thirion

UN SPECTACLE de KOSMOCOMPANY

COPRODUCTION Théâtre de Liège, Théâtre la Balsamine, Maison de la Culture de Tournai – maison de création, La Coop et Shelter Prod

PRODUCTION DÉLÉGUÉE Mars, Mons arts de la Scène.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles-Direction générale de la Culture, Service général des Arts de la scène, Service Théâtre, du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge et d'Inver Tax Shelter.

DATES

Les représentations auront lieu du **jeudi 15 au vendredi 23 octobre 2020**.

Les mardis et samedis à 19h00, les mercredis, jeudis et vendredis à 20h15, le dimanche 18.10 à 15h00.

RENCONTRE

Bord de scène **mardi 20.10**.

CONTACT PRESSE

Mélanie Lefebvre : +32 2 227 50 06 melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be

CONTACT DIFFUSION

Bloom Project – Stéphanie BARBOTEAU : +32 488 596 719 diffusion@bloomproject.be

EN TOURNÉE

27 & 28 octobre 2020

Centre Wallonie Bruxelles à Paris (France)

18 novembre 2020

Kinneksbond, Centre culturel Mamer (Luxembourg)

25 > 28 novembre 2020

Théâtre de Liège, La cité miroir (Belgique)